

EN PHRASES AVEC CELINE



BOUDARD et CÉLINE



Boudard : son parcours

Né Pierre, Michel Boudon le 17 décembre 1925 à Paris, d'un père inconnu et d'une mère prostituée absente.

Il est élevé dans une famille de paysans en pleine forêt d'Orléans à l'âge de 7 ans par sa mère qui le confie à sa grand-mère parisienne.

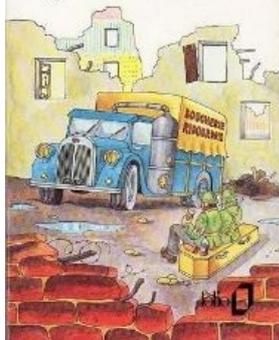
Il découvre alors le 13^e arrondissement prolétaire.

Après avoir obtenu son certificat d'études, il devient apprenti dans une fonderie typographique en 1941. Confronté à la Seconde Guerre mondiale, il entre dans la Résistance en rejoignant un maquis dans le centre de la France en 1943.

Alphonse Boudard et ses camarades de la barricade du boulevard Saint-Michel, août 1944



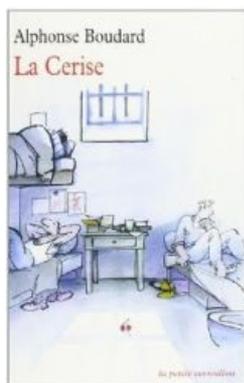
Boudard Le corbillard de Jules



En 1944, il participe à la Libération de Paris au sein d'un groupe FFI puis intègre les troupes du colonel Fabien dont il fait le portrait dans *Le Corbillard de Jules*. Il quitte les " Fabiens " et leur trop nombreuses exactions sur des innocents, peu avant le suspect accident du colonel, pour rejoindre les commandos de France de la 1^{ère} armée du maréchal de Lattre.

Blessé au combat à Colmar lors de la campagne d'Alsace, il obtient la médaille militaire. Il dénonce dans ses livres les résistants de la dernière heure acclamant Charles de Gaulle après avoir planqué le portrait de Philippe Pétain, ainsi que les épurateurs sauvages au passé " pactisant ".

Après la guerre, il raconte continuer à fréquenter les BMC (thème qu'il évoque dans son livre sur les maisons closes (lupanar, bordel, claque, boxon), vit de petits boulots et traficote. Il glisse doucement mais sûrement dans les cambriolages.



La Cerise



L'Hôpital

Le drapeau noir flottant sur la marmite, il vit de petits boulots et traficote. Il glisse doucement mais sûrement dans les casses.

Plusieurs séjours en prison et sanatorium pour soigner la tuberculose conduiront à des livres comme *La Cerise* et *L'Hôpital*.

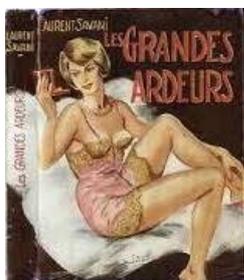
Il dit devoir sa vocation d'écrivain à Albert Paraz. Son éducation littéraire se fait lorsqu'il est commis dans une librairie d'ouvrages anciens, *Le Carillons des siècles*, et dans les bibliothèques carcérales, notamment celle de la prison de Fresnes où il est employé.

A partir de trente-trois ans, il se consacre à l'écriture en utilisant une langue drue, nourrie de l'argot et du langage populaire. Baptisés " romans " parce qu'il éprouve une forte crainte de choquer les familles des personnages dont il évoque les agissements scabreux et de s'exposer à des procès, ses principaux ouvrages sont néanmoins fortement autobiographiques avec quelques recours à son imagination.

Il évoque ainsi un Paris populaire des années 1940 à travers ses gangsters, proxénètes, maquerelles, escrocs, prêtres pervers, etc. Il travaille pour le cinéma, écrivant notamment pour Jean Gabin quand celui-ci se brouille avec Michel Audiard, et pour la télévision, avec l'écriture et la présentation d'une série sur " *Les grands criminels* ". Il apparaît quatre fois dans " Italiques " (deuxième chaîne de l'ORTF) entre 1972 et 1974.

Les films : Le Tatoué, Du rififi à Paname, Le Jour de gloire, Flic Story, Le Gang, Le soleil des voyous, Le Jardinier d'Argenteuil, La Métamorphose des cloportes, L'Explosion, Le Champignon, Le Corbillard de Jules, Le Chêne d'Allouville, Le Solitaire, Le gang des otages, Mon ami le traître.

Avec les acteurs : Gabin, Delon, Trintignant, Demongeot, de Funès, Lefebvre, Darry Cowl, Stack, Ventura, Aznavour, Maccione, Belmondo, Dussellier...



Son œuvre est l'une des plus importantes de la littérature française d'après-guerre. Il fait partie de cette famille d'écrivains où l'on rencontre René Fallet, Albert Simonin ou encore Antoine Blondin.

Sous le nom de Laurent Savani, il a écrit aussi un roman érotique, *Les Grandes Ardeurs*, publié en 1958, et qui lui valut un supplément de prison.

Il s'éteint le 14 janvier 2000 à Nice des suites d'un malaise cardiaque.

(Babelio.com, Alphonse Boudard)

Et Céline ?...

" A partir du moment où j'ai lu Céline, où j'ai compris Céline, je me suis dit : " La littérature n'est pas une chose fermée. " J'ai trouvé chez lui un langage qui venait de la rue, qui n'était pas celui des livres que j'avais lus jusque-là. (...) On est en taule, il fait froid, on a faim - c'était dur, tu sais, la prison, à ce moment-là -, et on lit tout d'un coup *Voyage au bout de la nuit*, qui est un livre d'un pessimisme total. Mais ce qui vous ragaillardit, c'est la force... C'est la force de l'écriture qui vous tient, ce n'est pas le reste. Un truc mièvre, con, qui te met du baume au cœur pour te raconter la vie, un roman plein

d'espoir, où tout va bien, ça tombe à côté... En tout cas en ce qui me concerne. "

(Lucien d'Azay, *Contre-enquête*, Robert Laffont, 1998).

Et Céline... j'ai rencontré Céline... Tu sais, y a longtemps, c'est vraiment dans les profondeurs, ça, j'ai un peu travaillé pour Albert Paraz qui était le grand laudateur de Céline, qui criait partout : " *Mais vous ne voyez pas que c'est le plus grand ? Sartre c'est de la merde à côté, Hemingway c'est rien du tout !* " Et Paraz pour me faire plaisir, m'envoie chez Céline. Y avait d'énormes chiens qui le défendaient, ils tournaient autour de moi, les bestiaux, c'était impressionnant et Céline arrive : " *Ah, je vous attendais pas, j'ai du travail, gna-gna.* "

Il me fait assoir sur un banc, me fait parler de Paraz, qui habitait à Vence. Alors, timidement, je lui raconte ce qui me passe par la tête, qu'un jour il y avait des voisins qui avaient brûlé des herbes, ça faisait de la fumée partout. Paraz était arrivé avec un seau de flotte pour éteindre, il avait fait un faux mouvement et envoyé la flotte à la figure de son voisin. Et ça, ça intéresse prodigieusement Céline, il se met à se marrer, il dit :



Albert Paraz, Lucette Almanzor et Céline (photo Max Muzly)

" *Merde, alors, un seau de merde...* " Je rectifie, non, un seau d'eau... Mais c'est fini : pour Céline, j'avais lancé le seau de merde, mis des seaux de purin à la gueule du voisin. C'était la transfiguration célinienne. Du coup, il s'est intéressé à moi, il m'a posé des questions. Je lui ai dit que j'étais tubard, à ce moment-là j'avais mes deux pneumothorax, et je me suis mis à parler de ça avec Céline.

Albert Paraz, Lucette Almanzor et Céline

Moi j'étais très au courant, j'étais vraiment dans le bain, et je me suis aperçu que Céline était en retard d'une vingtaine d'années en ce qui concernait la tuberculose. Il te parlait du Résorcine-Verne, un test qui se faisait plus du tout, il avait des notions qui dataient de 1935, il ne s'était pas recyclé, il disait qu'il avait des tas de livres de médecine, je les ai vus, des grosses encyclopédies qui me paraissaient un peu vieillottes. Je crois qu'il y avait chez Céline le désir peut-être, au fond, d'être un génie médical, qu'il n'a pas été, alors qu'il est devenu un génie littéraire.

Céline a écrit quelque part : " *On est toujours le contraire de ce qu'on écrit. On a sous le texte qu'on lit un généreux, on rencontre un avare ; on croit un séducteur, on rencontre un con qui emmerde les bonnes femmes... mais pas toujours...* "

(*Ma vie pleine de trous... racontée à Daniel Costelle*, Plon, 1988)

(...) Il faut dire que lorsqu'il écrit *Petrouchka*, Paraz qui n'est pas en grande forme, les éponges déjà mitées par la tuberculose, s'est adjoint les services d'un jeune truand, ancien résistant, qui sort de taule, lui aussi pour des raisons tubardes.

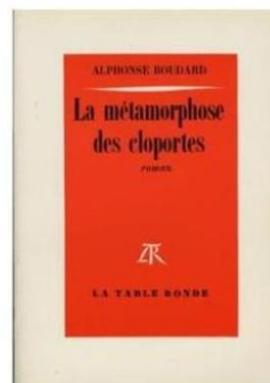
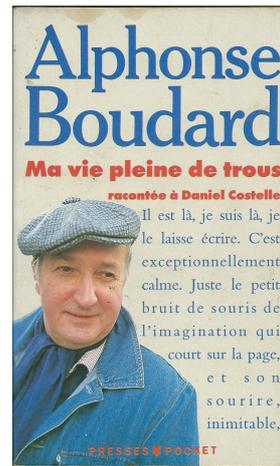
Il s'appelle Michel Boudon et Paraz l'a repéré quand ce dernier lui a envoyé des lettres du sanatorium.

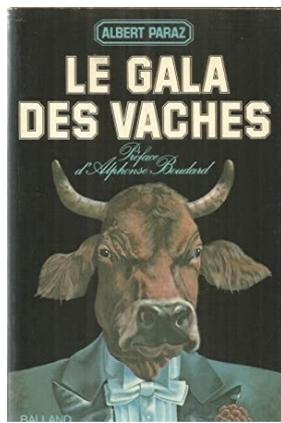
Michel Boudon, bientôt, changera de nom. Il sera mieux connu sous le nom d'Alphonse Boudard.

On voit donc que tout ça est une jolie affaire de famille.

Une famille infréquentable, mais franchement du tonnerre.

(*Causeur, Lisons Albert Paraz*, Jérôme Leroy, 24 juillet 2011).





« Il faut lire et relire Albert Paraz et, en particulier, *Le Gala des vaches*, dans lequel on retrouve Céline, Bernanos et mille anecdotes sur la Libération et ses fornicateurs, maquisards de femmes liées. Paraz, créateur véritablement original, bouffé par les B.K., obsédé par le Verne Résorcine, mène de son lit d'hôpital le combat pour la réhabilitation de Céline. En prime, on nous offre à la fin du livre : *A l'agité du bocal*. Bralée magistrale. Morceau d'anthologie. Céline pamphlétaire à l'état brut, pourfendeur de souillasse et devin malgré lui. *Le Gala des vaches* a paru, je crois, en 1948 chez *Elan* et a été réédité chez *Balland* en 74, avec une préface d'Alphonse Boudard. Cela ne s'imposait pas (pour l'élite), mais les petits soliveaux qui vont enfin découvrir Paraz sauront au moins de quoi il retourne. »
(*Regards sur Micberth, Lire et relire Paraz, AM, 8 mai 2016*).

Céline et l'argot...

" On peut aimer la langue française de différentes façons [suivent 15 lignes biffées]. Céline, lui, s'est conduit en dur, en caïd avec la dame. Il n'a pas craint de la dérouiller pour la faire reluire [...]. D'ailleurs, elle en avait marre d'Anatole France et de Barrès, elle attendait un homme sans trop vouloir se l'avouer. Avec Louis-Ferdinand elle a succombé du premier coup et sans chichis. *Le Voyage au bout de la nuit* c'est le triomphe de l'hôtel meublé sur toutes les gondoles vénitienes [...]. Céline fut un argotier total... un argotier au suprême degré. Il fabriquait ses mots au quart de tour [...] C'était un musicien de la langue [...] Au départ pourtant tout le monde criait au casse-cou ! [...] C'est le miracle Céline. Il a parié contre tous et il a réussi son coup [...]



Il ne pouvait écrire qu'à la première personne. Avec son sang, sa sueur, ses larmes [...] Tout le reste, y compris l'argot, n'est que littérature [...]"
(*Bibliorare : Bibliothèque célienne, Paul Chambrillon Hôtel Drouot 24 juin 2014*
Céline et l'argot. Manuscrit autographe signé " A. Boudard ").

Alain Bagnoud



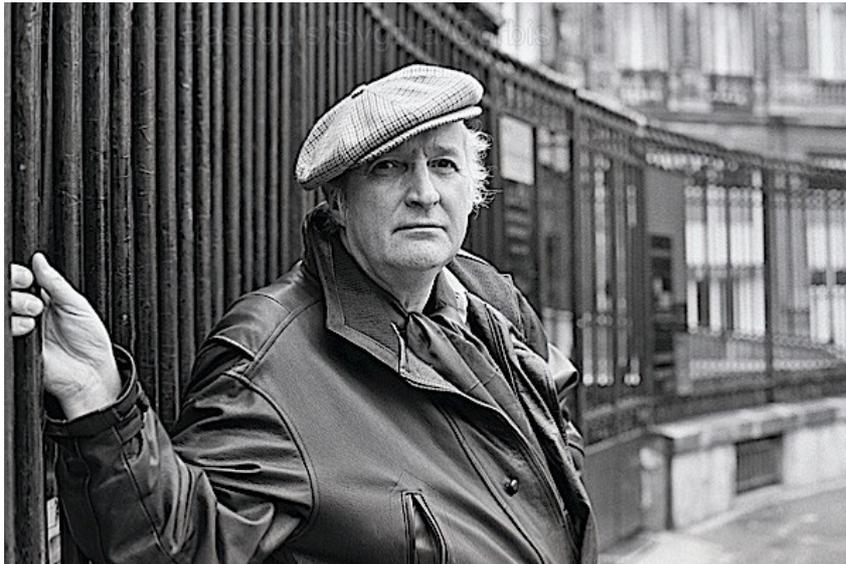
" J'ai trouvé chez lui un langage qui venait de la rue, qui n'était pas celui des livres que j'avais lus jusque-là. »
Où on voit que Boudard fait une erreur !
Céline n'a pas trouvé son langage dans la rue, il l'a inventé. Il était obsédé par la littérature, par la forme, par l'innovation, la recherche de formules. Boudard, lui, trouve son langage dans Céline. C'est dire qu'il n'en a pas de propre. On est dans l'imitation.
C'est ce qui gêne, au début. Après quelques dizaines de pages, ça passe mieux. On oublie ces tics, cette appropriation soumise.

On s'ouvre à l'univers d'Alphonse. Venu d'un milieu modeste, comme Céline. Ayant frôlé le monde des voyous, comme Céline à Londres, étant tombé dedans, lui, Boudard. Anarchiste naturel, comme Bardamu du *Voyage*. Obsédé par le sexe, comme le Céline des premiers livres. C'est, si on veut, un petit Céline optimiste et mineur.

Je me fais ces réflexions après avoir lu *L'éducation d'Alphonse*. Je vous en parle bientôt.

(*Alphonse Boudard et Louis-Ferdinand Céline, dans Céline, 30 mars 2007*).

N'oublions pas Alphonse !



Lit-on encore aujourd'hui Boudard ? Est-on capable de le comprendre ? De saisir cette langue des bistrots du Paris populaire, des sorties d'usine du XIIIème, des malandrins aux abords des fortifs réglant leurs différends à coup de lame ? Ces questions ne se posent évidemment pas chez les inconditionnels de l'écrivain. Parions aussi sur l'intelligence et la clairvoyance des lecteurs, des vrais : l'œuvre de Boudard qui rencontre le silence assourdissant de notre époque vulgaire, renaîtra et enchante de nouvelles générations. Parce qu'il suffit simplement d'ouvrir l'un de ses livres pour tomber sous son charme gouailleur et son émotion à fleur de peau. Un individu normalement constitué ne peut résister à ce style, on est emporté par une vague tantôt faubourienne, tantôt lettrée, avec toujours en filigrane le sens de la gaudriole élégante, celle qui ravit les amateurs de saillies perforantes.

Disciple de Céline, il use comme l'ermite de Meudon, des points de suspension et de la mitraille sémantique. Céline, par sa façon d'attaquer les Lettres françaises à la hussarde, a libéré le taulard, l'a décomplexé face à cet acte à la fois effrayant et dérisoire qu'est l'écriture. Comme chez Céline, la phrase de Boudard demande un effort, une ascèse pour lui donner ce rythme voulu, cette cadence infernale.

Céline recherche perpétuellement la castagne, il veut en découdre, l'homme lui inspire suspicion et peur. Chez Boudard qui en a croisé pourtant des terribles, le jugement sur les hommes est toujours nuancé par le trait d'humour, l'indulgence de l'ancien « *décapsuleur de coffiots certainement.* » A la différence de Céline, Boudard aime ses personnages, il leur trouve toujours des circonstances atténuantes, même les plus salauds sont sauvés in-extremis. Cela n'empêche pas une galerie phénoménale de portraits : alcooliques flamboyants, mages priapiques, résistantes nymphomanes et compagnons de cellule affreux, sales et méchants.

(*Causeur, N'oublions pas Alphonse !, Thomas Morales, 22 janvier 2012*).

Témoignages



Paul Chambrillon

Tout bien compté, nous nous connaissons depuis cinquante ans, nous nous parlions quotidiennement. C'est Albert Paraz qui m'avait suggéré... " Allez voir B. Il est au sana ". Ni une ni deux... Un dimanche de printemps, on y était allé. Alphonse était là, élégant, en compagnie de sa ravissante femme. On était " venu le voir ", comme on disait. Nous avons tout de suite parlé le même langage, lui le Paris-Sud, moi les Quatre-Chemins.

Un bonheur constant... La chose est si rare. Et puis Alphonse savait tant de choses... En littérature... En histoire... Dupe de rien, il était docteur de cette université redoutable aux médiocres : les Autodidactes.

(Bulletin célinien n°206, février 2000).



Louis Nucéra

Cette première rencontre avec Boudard fut le départ d'une longue amitié, de ces amitiés où les singularités sont respectées où l'on n'essaie pas de corriger l'autre, où les conseils ne sont donnés que s'ils sont sollicités, où la familiarité est exclue, où les jérémiades ne sont pas de mise, où le mot respect s'écrit en lettres d'or, où l'indépendance est sacrée mais où on se regroupe dès que la vie l'exige. Je ne serai jamais assez reconnaissant au destin.

Ses libéralités m'ont fait naître sous une bonne étoile : celle du don d'amitié. Je n'y suis pour rien.

S'enorgueillit-on de ce que le ciel nous octroie ?

(Mes ports d'attache, Ed. Grasset, 1994).



Pierre Monnier

Frédéric Dard, sur son art d'écrire, a dit l'essentiel et réglé une fois pour toutes la question de la filiation célinienne. Seul en face des épigones anémiques et des imitateurs aux " maigres couillettes ", Alphonse est original parce qu'il est le greffon le plus vigoureux sur le chêne de *Mort à crédit*. Il sait, comme le grand, dire sa petite chanson.

S'il est vrai que les écrivains sont de deux sortes : ceux qui " expliquent " (Sartre) et ceux qui " disent " (Céline), Alphonse Boudard est l'un des meilleurs parmi ces derniers.

Une expérience démontre que ceux qui savent dire expliquent finalement beaucoup mieux que ceux qui " expliquent ".

Ainsi en apprend-on de savoureuses en lisant *La Cerise* (la tôle), *L'Hôpital* ou *Cinoche*.

(BC n°206, février 2000).



Marc Laudelout

En mars 1991 il avait participé à notre *Journée Céline* en compagnie de ses amis Paul Chambrillon et Pierre Monnier, ainsi que de Serge Perrault et Jean Bastier qui avait donné la primeur de ses recherches sur *Céline cuirassier*. Au cours d'une table ronde les réunissant tous les quatre, il avait avec la verve qu'on lui connaît évoqué quelques souvenirs, notamment sa visite à Meudon en compagnie d'Albert Paraz. Jamais il n'avait fait mystère de l'influence déterminante que Céline eut sur son œuvre.

Mais s'il avait retenu la grande leçon célinienne, Alphonse Boudard avait su se démarquer de son modèle et créer une œuvre originale, à la fois faite de romans, de chroniques, d'enquêtes historiques et de souvenirs, dont le splendide *Mourir d'enfance* écrit sur sa mère.

(BC n°206, février 2000).

Le soleil aidant, les voilà réunis à Nice, sur le Cours Saleya, devant un imposant plateau de socca...

On reconnaît : Alphonse Boudard abrité sous sa casquette, Louis Nucéra encore en tenue de cycliste et Pierre Monnier protégé par ses lunettes noires.



Le père Courage

Arletty l'avait surnommé le père Courage. Il donne tout de suite cette impression de courage tranquille, il est le contraire d'un fanatique. Le professeur Watrin de son roman *Uranus* est peut-être le personnage auquel il ressemble le plus, un rêveur ironique, mais extrêmement sensible à toutes les turpitudes humaines, à toutes les douleurs.

Gen Paul jactait avec sa verve habituelle. Ça nous dispensait de parler. De temps en temps, Marcel risquait un mot, presque à voix basse. On aurait dit qu'il avait du mal à parler. que quelque chose le retenait...

Je ne l'ai pas revu souvent, hélas ! Un matin d'automne 1967, Gen Paul m'a téléphoné. A son tour, pour la

première fois, il n'arrivait plus à parler : ça ne sortait pas au bout du fil.
" *Marcel est mort...*"

Il a fini par me dire, m'expliquer les circonstances de la terrible nouvelle, et qu'il voulait que je l'accompagne pour aller le voir sur son lit... qu'il ne se sentait pas le courage d'y aller seul.

J'ai revu une dernière fois le visage étrange de cet écrivain à qui je devais tant, ses paupières en capote de fiacre définitivement fermées cette fois.

Gen, ce soir-là, s'est saoulé, défoncé à zéro pour noyer son chagrin. Sur le banc de pierre en bas de chez lui, avenue Junot, il a voulu que je m'assoie avant que je ne le quitte, que je l'aide à remonter dans sa piaule. Il avait encore quelque chose à me dire.

" *J'avais deux potes, l'un c'était un monstre : Louis-Ferdinand Céline... l'autre, c'était un homme : Marcel Aymé. Tu me comprends, gros mec ?*"

Bien sûr que je le comprenais.

Alphonse Boudard

(*BC n°206, février 2000*).

Hommages et récompenses

Ce que n'aura jamais le " monstre " de Meudon, Alphonse Boudard l'a obtenu avec cette rue dans le 13ème à Paris.

Et ces différents prix :

- 1963, *La Cerise*, Prix Sainte-Beuve
- 1977, *Les Combattants du petit bonheur*, Prix Renaudot
- 1995, *Mourir d'enfance*, Grand prix du roman de l'Académie française
- 1999, *Chère visiteuse*, Prix des Romancières
- 2000, *Les Trois Mamans du petit Jésus*, Prix Georges-Simenon, Prix Georges Brassens



Nouvelles de la S.L.C. (Société des Lecteurs de Céline)

Christian Mouquet, son président et le bureau de la S.L.C. nous appelle à renouveler nos cotisations pour l'année à venir.

Vous recevrez, avant la fin de l'année, une plaquette au tirage limité, strictement réservée aux membres de la S.L.C. Ce texte, dû à Alain

Vergneault, est une rareté puisqu'il fit l'objet, il y a quelques années, d'une censure, et n'a donc jamais été publié.

L'avant-propos, signé par Marc Laudelout, en explique les circonstances et en situe le contexte.

Cette publication est appelée à devenir une curiosité bibliophilique dans la mesure où elle s'inscrit dans la petite histoire (secrète) de la Célinie.



Société des Lecteurs de Céline



Bulletin d'adhésion 2023

Civilité :	<input type="checkbox"/> Monsieur	<input type="checkbox"/> Madame	<input type="checkbox"/> Mademoiselle
Nom :			
Prénom :			
Adresse :			
Code postal :	Localité :	Pays :	
Courriel : *			
Téléphone :	Portable :		
* indispensable, toutes les communications étant transmises par courriel			
Montant de la cotisation annuelle :	<input type="checkbox"/> Adhésion individuelle : 35,00 €		
	<input type="checkbox"/> Couple : 40,00 €		
	<input type="checkbox"/> Adhésion de soutien à partir de 50,00 €	⇒	Montant : €
	<input type="checkbox"/> Étudiant : 15,00 € (joindre justificatif)		
Modalités de règlement (cacher la case correspondante) **			
<input type="checkbox"/> Par chèque à l'ordre de la Société des Lecteurs de Céline, à envoyer au Trésorier : M. Gérard Silmo, 47 av du Président Wilson - A2 94340 Joinville-le-Pont (France)			

www.celineenphrases.fr
mouls_michel@orange.fr

Cet e-mail a été envoyé à {{ contact.EMAIL }}
Vous avez reçu cet email car vous vous êtes inscrit sur CELINE EN PHRASES.

[Se désinscrire](#)

